

Nouvelles Lumières de Bohême:

l'Espagne et sa composition de lieu dans le Paris de début de XXI^e siècle.

AMELIE CORNEILLE

Le Figaro Magazine

LAETITIA LAVALL

Université de Paris - Saint Denis

Il y a peu de capitales européennes qui conservent la vertu parisienne de rassemblement des cultures étrangères. Sa position géographique le lui a fait apprendre pendant des siècles où elle se trouvait au carrefour des migrations humaines. Paris, ce fût la tourmente pour certains, un refuge pour d'autres. La plupart du temps, ce n'était qu'une étape sur le chemin, un lieu de rencontre furtive pour intellectuels en fuite. Paris a toujours su maintenir un échange équitable entre ce que les exilés qu'elle prenait sous son aile lui apportait, et ce qu'elle pouvait leur apporter en échange : son manque de tradition, sa flexibilité, son goût pour la modernité peut-être. Du Paris Latino où l'on vient vendre et danser les tangos interdits, au Paris surréaliste de Dalí, Buñuel et Picasso, il nous semble encore pouvoir respirer des parfums lointains de bohême, tels ceux de Ramón Valle-Inclán. C'est une relation privilégiée et unique que celle qu'a entretenu Paris avec l'Espagne, en voulant y recueillir ses enfants les plus incompris ; une relation que le restant de la France pourra toujours lui envier.

Qu'en est-il du Paris d'aujourd'hui face à une Espagne qui a surmonté bientôt trente ans de transition vers la démocratie ? Comment se représente la Péninsule dans un Paris toujours plus européen, alors qu'elle n'a plus à afficher sa sympathie pour des valeurs républicaines, alors que Paris n'a plus aucune raison d'être son asile culturel ? Tout le monde vous le dira d'ailleurs dans les rues de la capitale, l'Espagne s'en est si bien sortie, quel progrès pour un pays qui nous faisait peur il y a encore quarante ans... La France aurait-elle tendance à regarder cette démocratie plus jeune et plus dynamique qu'elle avec une certaine nostalgie ? Paris y verrait-elle la fierté qu'on éprouve à voir se redresser une petite sœur après un long coma ? Nous sommes aux aguets, nous voulons savoir toujours, avec une tendresse incomparable, où en est la joyeuse convalescence de l'Espagne. Elle nous inspire dans le cinéma, dans la littérature, et dans l'art de vivre que nous associons souvent à l'iconologie méditerranéenne. De nos jours, l'Espagne est devenue dans la culture parisienne (et j'insiste bien ici sur une distinction plus qu'acceptable et

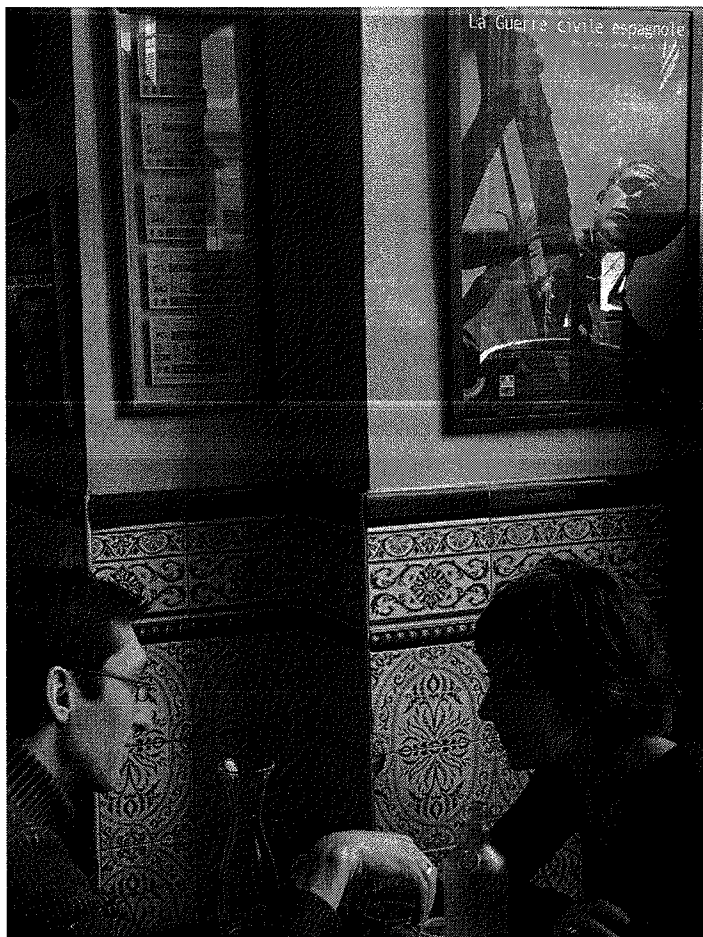
historique entre Paris et le reste du pays) bien plus qu'un élément digne d'analyse, un composant omniprésent et disséminé, ou encore un point de chute supplémentaire pour cosmopolites en exil constant ; l'Espagne est devenue une nouvelle lumière de bohème qui sait très bien se vendre dans le Paris contemporain.

Pour reprendre l'expression si chère à un de ses plus illustres saints, Ignace de Loyola, sa recette est celle de '*composición de lugar*' (composition de lieu). Les lieux de son influence culturelle sont toujours hautement chargés en symboles, en couleurs, en odeurs et en sons. C'est en quelque sorte le résidu d'une ère baroque légèrement révolue qui fait encore son charme. Le tout a bien entendu de grands airs de post-modernité qui s'avèrent être souvent des plus charmants de la capitale. Les lieux espagnols ne sont ni concentrés dans un seul arrondissement, ni attribués à une certaine classe sociale, ni homogènes dans leur style. Ils se veulent l'expression de cette démocratie exemplaire peut-être. Ils se 'composent' selon les besoins du milieu environnant, et par conséquent ne se ressemblent pas. Ce qu'ils ont en commun cependant, c'est une commune volonté d'iconiser l'Espagne, de la faire percevoir souvent par une explosion des sens, de faire rejaillir des couleurs parfois fictives qui ont des airs de publicité. Ce « nouvel âge d'or de l'Espagne » n'aurait, paraît-il, pas fini de nous séduire. Les grands hebdomadaires parisiens n'en finissent d'ailleurs plus de nous vanter les bienfaits de la tendance « Espagne à Paris ». Ainsi le *Figaro Magazine* du 30 novembre 2002 définit en ces termes cette nouvelle loi de l'attraction :

On vient chercher l'atmosphère d'un lieu chaleureux qui respire amitié et bonheur de vivre. Même sur les hauts tabourets, devant le long bar, on se sent bien dans cette casa archibourrée midi et soir. Pas besoin de décorateur pour suspendre les grappes de gousses d'ail aux poutres et accrocher photos de toréadors et affiches de corrida sur les murs. Les tables de bois tiendront le coup encore longtemps : elles sont recouvertes d'azulejos (162).

Le parisien de nos jours convoite ces lieux 'sans prétention' où il est si facile de 'tomber la chemise.' Il y a quelque chose de chaotique qui est à la base de cette recette culturelle et commerciale : on recherche le désordre et l'anarchie qui n'ont guère de place dans d'autres lieux. C'est justement la fin d'une prohibition que l'on vient régulièrement célébrer dans une telle

composición de lugar. L'esprit de la transition y est encore présent, la relâche y est de rigueur, le bruit couvre les conversations les plus intimes. Faisons donc une brève exploration de quelques uns des ses sites les plus représentatifs.



Les *Caves Saint Gilles* sont un des plus vieux bar à tapas de la capitale. Situé à l'entrée du Marais, ce restaurant est un des pionniers dans le genre puisqu'il inaugure la décoration à base de jambon et de gousses d'ail. Mais tout en gardant une certaine allure de dictature, puisqu'il a ouvert avant la transition. Sous le poids des décorations, on retrouve une certaine austérité des premiers temps. Ce qui compte c'est que les tables y soient serrées, que l'on se sente à l'étroit, en contact recherché avec les voisins.



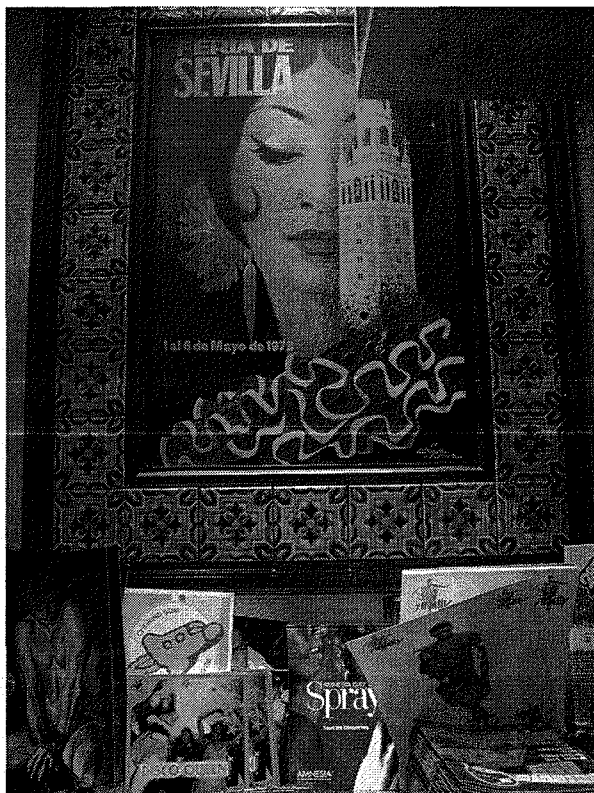
Malgré les affiches pour des expos-photo sur la guerre civile, ou des posters de films représentatifs des années de libération culturelle, tel *Jambon Jambon*, il ne faut pas s'y tromper,

le tout relève d'un certain artifice. Le maître d'hôtel nous glisse avec un sourire : « Je suis de Strasbourg, mais on me prend pour un espagnol, c'est ce qui compte ». Au bar, le serveur chantonne en espagnol, mais lui aussi fait semblant. Mauricio est argentin, depuis peu immigré à Paris. Il nous confie lui aussi : « Tengo que pretender que soy español, hacer palmas e imitar la alegría, es mi trabajo aquí. A la gente le gusta venir aquí para poder hacer más ruido, que eso no es tan serio como un restaurante francés, te da mucho más adrenalina. Hasta los italianos vienen aquí para poder gritar. » En effet, la clientèle en majeure partie non-espagnole est essentiellement composée d'habitues en manque d'adrénaline et de bruit. Des exemplaires de *El País* fraîchement achetés sont posés non loin du bar, laissant croire aux clients que ce lieu est fréquenté par des espagnols, qu'il est leur repère, leur *tertulia*. Ce petit 'resto de quartier' ne cherche pas à se cacher de son artifice, et fait retentir de la musique cubaine fort appréciée des clients.

Dans un style beaucoup plus *movida*, toujours dans le Marais et sous les posters de corridas, nous avançons vers *Les Piétons*, qui donne dans les rues piétonnes. Ici la *composición de lugar* est beaucoup plus centrée sur la libération des mœurs associée à la fin de la dictature.



On se sent toujours à l'étroit et dans le bruit et le mouvement à l'origine de l'adrénaline, mais la population est beaucoup plus jeune, mieux répartie entre français et espagnols. C'est une ambiance de *féria* si chère aux enfants des baby-boomers, dont la trentaine souvent passée compte plusieurs voyages estivaux en Espagne.

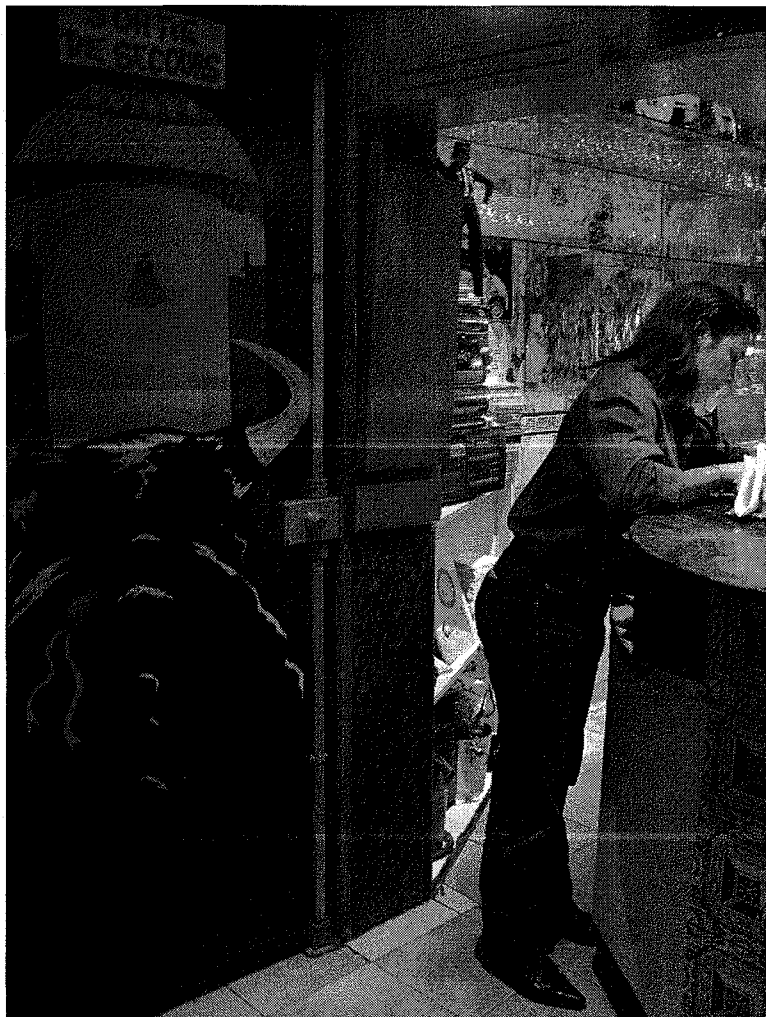


D'ailleurs, on semble vénérer et collectionner les icônes andalouses dans cet antre très almodovarienne. La musique y est forte, tout autant que les éclats de rire de ses serveurs, et ceux-ci accompagnent depuis leur bar les voix de Mónica Naranjo, Azucar Moreno ou bien encore

Miguel Bosé. Des voix qui non seulement rappelle la *movida* ou les premiers films d'Almodóvar, mais aussi la grande tolérance dont fait preuve l'Espagne à l'égard de la communauté gay parisienne. Ce sont les voix qui ont marqué les années de transition pendant lesquelles l'Espagne rejette toutes formes de désirs réprimés. C'est un lieu de contrastes et de contradictions, mais tout semble s'y assembler. Alors que tout ce décor idéalise les plus grandes icônes du féminin espagnol –à commencer par la collection de saintes vierges au-dessus du bar–, nous sommes bien dans un bar à tapas qui présente l'Espagne entière comme une '*gay-friendly nation*.' Ils peuvent en être fier, car peu d'autres pays ose se représenter dans ce quartier autant que l'Espagne et Cuba. Déjà huit ans que le bar est ouvert et tout le monde est dans la confiance de son succès ici. Derrière le bar, Yolanda de Manuel, la seule 'vétérane' du sexe faible dans l'équipe, regarde la salle remplie avec un sourire en tirant sur sa cigarette. Ici c'est aussi elle qui coache les serveurs et leur transmet sa bonne humeur. Un bar comme *Les Piétons* sans une vraie femme espagnole pour prendre la tête des commandes aurait du mal à réussir dans le '*medio*.'

À quelques kilomètres du Marais, dans l'éclectique onzième arrondissement, nous retrouvons un peu la même ambiance, une similaire iconisation de l'Espagne de la transition, dans le célèbre *Tortilla 10*, un petit fast-food à l'espagnole où l'on s'entasse pour fumer debout, et avaler rapidement un morceau avant de passer à autre chose. Elena Machado, autre femme qui contrôle son espace depuis le bar, laisse constamment une cigarette allumée sur le bar pendant son service et ne vient que de temps en temps pour tirer dessus très nerveusement. Personne ne vient chercher le calme ici, le lieu est condensé comme un *expresso* italien. La position est stratégique, puisque *Tortilla 10* est également dans une rue piétonne, face au *Balajo* –le plus ancien night-club de Paris– où l'atmosphère rappelle naturellement celle de l'Espagne puisque touristes et parisiens y marchent librement et parlent fort et jusqu'à très tard. Plus que jamais, on a entassé les images représentatives de la 'terre natale' jusqu'à la saturation maximale, mais ici on a décidé de jouer la carte beaucoup moins gaie du repère de supporter du Real Madrid et du Deportivo de La Coruña, car voici un élément qui fait vendre l'Espagne un petit peu plus de nos jours : non seulement c'est un emblème de démocratie exemplaire et de libération sexuelle, mais c'est aussi un pays des plus sportifs, notamment en tennis et en football. Naturellement, on cherche à rapprocher cette réussite et cet orgueil à la gastronomie nationale. Même si le restaurant est en réalité tenue par une famille portugaise. Invitez l'Espagne à votre table et vous marquerez des buts ! L'espace n'offre aucun repos et ne nous invite pas à rester trop longtemps,

c'est presque un vestiaire, une salle d'échauffement. La clientèle y serait d'ailleurs davantage machiste au premier abord, sans vouloir éviter les stéréotypes. Mais l'endroit dégage aussi cette 'adrénaline' tant convoitée puisque l'on est invité au désordre et au bruit une fois de plus, invité à fuir une réalité parisienne un peu trop ordonnée quelque fois, selon les critères.





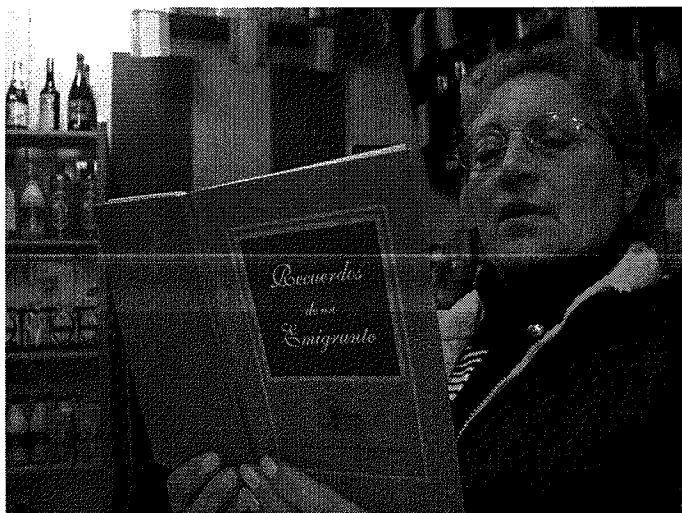
Mais il n'y a pas que l'ambiance quelque peu chaotique de la *movida*, ou encore celle des vestiaires de foot espagnol, que l'on recherche dans le Paris actuel. Bien au contraire, si nous éloignons du Marais et de sa *locura* naturelle, la composition de lieu peut s'avérer fort différente. Prenons les quartiers du nord-ouest de Paris par exemple, rapprochons-nous de l'ambassade d'Espagne à Paris et trouvons-y une toute autre atmosphère. Celle des petites épiceries espagnoles, véritables repères du troisième âge espagnol bourgeois issu de l'exil. C'est en effet dans des boutiques comme *El Gaitero* que nous retrouvons ceux qui sont partis jeunes de l'Espagne, ceux à qui l'Espagne de la transition et de nos jours ne semblent pas convenir non

plus. Une vie passée à attendre la mort du dictateur pour ne pas avoir le courage, bien souvent, de réintégrer une Espagne beaucoup trop libre et démocratique.



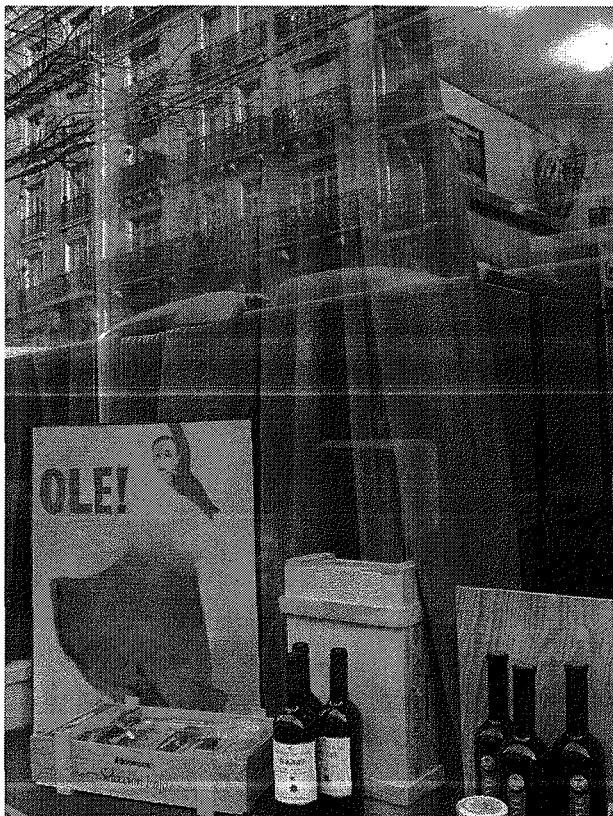
Alors ces lieux sont des véritables sanctuaires d'une culture quelque peu mourante, mais toujours exotique dans un contexte bourgeois. Pour trouver *El Gaitero* il faut chercher, être connaisseur de bons produits traditionnels. Ici, pas de chaos, tout est ordonné à la perfection, il n'y a rien qui cherche à provoquer une esthétique de la contradiction comme celle que l'on observe dans les autres endroits. Au contraire, les articles sont classés, rangés, étiquetés soigneusement, comme dans ces épiceries de l'avant-guerre.

L'arrière-boutique est totalement intégrée dans l'ensemble de l'espace puisqu'on y a mis une table et quelques chaises autour d'une télévision bien chauffée. C'est une marque d'authenticité, une preuve que l'épicerie n'est qu'un prétexte pour que les clients se rencontrent et s'assoient un moment pour discuter. Une vieille femme, fidèle cliente quelque peu solitaire, est d'ailleurs là depuis plusieurs heures et se plaint du monde extérieur. « Vous savez, il était pas si mal que ça Franco » dit-elle, alors que tout le monde semble gêné de ce commentaire que l'on classifera de sénile.



Cette boutique est pour elle plus qu'un cocon, c'est tout ce qui lui reste de son passé. Justina, la patronne, est habituée à voir défiler les exilés espagnols chez elle. Elle les reçoit avec patience, puisque l'épicerie n'est qu'un prétexte. Entre deux corbeilles de pâtisserie on trouve un panier rempli d'un recueil de poésie d'un de ses clients, un illustre inconnu d'origine galicienne que seuls les clients de la boutique peuvent comprendre. Pourquoi cherche-t-on à cultiver ici les traditions galiciennes ? Pour Justina, c'est évident : « Y'a que ça à Paris, y'a que des gallegos! ». Peut-être est-ce aussi, tout simplement, parce que la Galice est la région la moins touchée par l'esprit de la transition, celle de toutes les provinces qui a le moins changé

physiquement. Les vers de l'ancien charpentier galicien Juan González Bangueses immigré à Paris depuis trente ans, devenu poète et client du *Gaitero*, résonne depuis l'arrière-boutique pour cette clientèle nostalgique: « *A los emigrantes amigos en Paris : Desde París miro la vida, con ansias de prosperidad, en este país que es la cuna, de la diosa Libertad...Pero no hay gloria en el mundo, que puede hacerme olvidar: que yo he nacido en Galicia.* »



Justina, qui veut à tout prix que l'on l'appelle Justine, prend le recueil entre deux clients et se récite un poème quand elle finit par se retrouver seule. Un jour aussi, elle repartira vers sa

Castille natale et vendra tout ça. Mais qui récupèrera ce '*negocio de la nostalgia*' derrière elle ? Ses enfants sont déjà tous partis vivre là-bas, alors qu'eux ils étaient nés en France. Mais il est tellement plus facile pour eux de s'intégrer dans l'Espagne post-transitionnelle que pour elle... Quelques fois la nostalgie et l'idéalisation lointaine sont plus faciles à supporter, tout en étant beaucoup plus rentables.



Celui qui semble avoir trouvé la formule gagnante, c'est le catalan Oscar Marimon, propriétaire de *Cap Hispania*. Situé à l'ouest de la gare Saint-Lazare, dans un Paris également de population vieillissante et d'origine bourgeoise, Oscar est venu fonder en 1998 sa boutique à

deux pas de l'ambassade d'Espagne. Il a su combiner tous les éléments qui font le succès des autres endroits : tout d'abord la réputation des *Caves Saint Gilles* en affichant la vertu de la gastronomie espagnole, puis le côté légèrement *movida* de l'explosion des couleurs dans sa décoration, mais sans tomber dans le superflu, le tout combiné avec la rapidité du service et la mise en valeur nostalgique du produit. Toute une esthétique bien étudiée pour cet entrepreneur qui se vante de ne pas avoir besoin de faire de publicité, que les clients lui viennent sans effort.

Oscar est conscient des différents paramètres qui favorisent son affaire, et il n'est pas là pour favoriser le développement des arts et de la culture, comme le font davantage les autres. Il ne cache pas qu'il profite d'une mode, qu'il sert à son client le produit qu'il veut. On vend de la nostalgie aux vieilles veuves espagnoles du quartier qui n'ont plus de famille proche, on vend du bon vin et de la sangria à la communauté gay avoisinante, on vend quelques tranches de *jamón serrano* à un petit couple de parisiens qui s'en revient de vacances en Espagne et veut retrouver un goût déjà perdu, on vend des confiseries aux gosses du quartier. En résumé, on trouve une formule démocratique et lucrative, puisque les deux vont souvent ensemble. Et voici qu'un catalan fait triompher le goût national depuis Paris.

L'Espagne est à vendre dans ce Paris de début de siècle, comme elle l'était probablement dans d'autres temps. Ceci dit, depuis la transition vers la démocratie, il n'est pas toujours facile de voir quelle Espagne on décide de revendiquer. Sur une terre qui fût souvent celle de l'exil, du refuge et de la nostalgie, il est évident qu'on ne peut que très timidement forcer l'image de la démocratie. Trente ans après la mort du Caudillo, c'est pourtant toujours cette image commerciale d'une Espagne colorée, développée par la dictature et tournant autour des motifs andalous, qui semble ressurgir. Le produit qui doit ressortir de ce commerce doit à la fois satisfaire clientèle parisienne et clientèle immigrée. C'est souvent la raison pour laquelle nous trouvons tant de contrastes dans ces lieux composés de la capitale.

Dans la lignée de Michel de Certeau, nous pourrions même ajouter qu'il y a autant d'espaces qu'il y a d'expériences spatiales... En effet, chaque fois que l'on pousse une de ces portes, c'est une expérience particulière de l'Espagne que nous y faisons, quelque peu bohémienne, quelque peu capitaliste de la dernière heure. Ces espaces deviennent à leur tour un refuge pour l'expérience parisienne, des phares d'une jeune démocratie qui commence à peine à se représenter dans la diversité de ses visages à son ancienne terre d'exil.